

EXTRAIT DE LA RELATION

DE LA

PRISE D'ULM ;

SUR LE MANUSCRIT ORIGINAL DE M. D....., CAPITAINE D'ÉTAT-MAJOR AU SERVICE D'AUTRICHE.

Tout est perdu hormis l'honneur. C'est ce qu'écrivit le loyal François I^{er}, après la perte de la bataille de Pavie. Nous sommes malheureusement dans le cas de nous servir des mêmes expressions, cependant dans un sens moins consolant ; car nous avons tout perdu à Ulm, tout, excepté nos bagages.

Le mois de septembre s'écoula, comme on sait, dans des marches continuelles et forcées, qui dirigèrent toutes les colonnes de l'armée vers le haut Danube, à l'exception du corps de Kienmayer, détaché en avant de Donawerth, pour observer l'armée de Bernadotte.

Deux quartiers-maitres-généraux existaient alors à notre armée, Mack et Mayer. Le premier, dont l'imagination montée sur des échasses n'enfantait que des plans gigantesques, ne parlait que de la nécessité de gagner du terrain et par-dessus tout le point d'Ulm, qu'on devait irrévocablement regarder comme le pivot de notre armée et de toutes nos opérations. On répétait, *il faut gagner du terrain, il faut manger les Bavares, requérir des chevaux, des marmites* ; et l'on admirait son génie.

Le second, homme de tête, plein de connaissances et d'un calcul profond, ne voulait point passer le Lech, mais organiser notre armée et attendre nos alliés. Il parla en conséquence, démontra

nathématiquement et topographiquement la solidité de son opinion ; son collègue , indigné qu'on osât en avoir une autre que la sienne, le culbuta ; et Mayer eut le commandement d'une brigade.

Sur ces entrefaites , S. A. R. l'archiduc Ferdinand , jeune prince connu avantageusement par ses campagnes précédentes , arrive à l'armée avec le titre de général en chef, et ne peut disposer d'un seul bataillon.

Les généraux et la plupart des officiers de l'état-major épuisent les calèches de poste pour rejoindre les colonnes en marche, et arrivent à point nommé pour être enfermés dans Ulm. L'artillerie se traîne jour et nuit , enterre ses misérables chevaux le long des grands chemins , et les pontons sont chariés par les squelettes de Wimaner et compagnie.

Dans les premiers jours d'octobre, on commença à croire à l'existence d'une armée ennemie sur les bords du Rhin ; qu'elle avait déjà passé. Les gazettes ne cessaient d'en donner le dénombrement et représentaient jusqu'à satiété la direction qu'elle prenait. Cependant on s'opiniâtre à la croire peu significative, parce qu'on ne se donne pas la peine de calculer que de Boulogne à Strasbourg il n'y a pas plus loin que de Vienne à Ulm.

Le 6 du même mois, nos avant-postes heurtent ceux de l'ennemi en avant de Gerslingen ; nous recevons quelques affronts partiels, sans toutefois croire encore au commencement des hostilités. De notre côté, nous bouleversons les jardins des bourgeois de Memingen pour leur prouver que leur bicoque est une place forte ; nous creusons et escarpons les décombres d'Ulm pour en faire notre place d'armes, et nous élevons quelques parapets de boue sur le Trauer et le Michelsberg pour y établir notre position et assurer notre pivot.

Le 8, tous les Vorpspann de la Bavière et de la Souabe sont enfin parvenus à rassembler notre armée dans les environs d'Ulm ; mais la cavalerie, qui n'a pas eu la même commodité pour s'y rendre, n'a pas 20 chevaux par escadron en état de se remuer, et l'artillerie de réserve n'a point encore atteint le terme de sa marche : on vit du jour à la journée ; on requiert et on pille le voisinage pour éviter les embarras des transports.

Le 9, on fait un mouvement général, on descend le Danube en le côtoyant sur la rive droite, on arrive à la hauteur de Guntzbourg; l'ennemi passe sur les travers du pont mal miné, attaque les troupes destinées à en défendre le passage; on se bat mollement; l'archiduc Ferdinand rétablit le combat et nous restons maîtres du poste; mais la veille, la division du général Auffenberg, postée à Wertingen, se voit tout à coup entamée par un corps nombreux de cavalerie. L'infanterie se jette dans le bois, et tout ce qui échappe au sabre est fait prisonnier: 7 pièces de canon tombent entre les mains de l'ennemi et le corps d'Auffenberg est à peu près exterminé. L'annonce de cet échec arrive en même temps que celle qui affirme que le général d'Aspre, détaché sur la rive gauche, est pris, et son commandement dispersé. Telle fut la première affaire: ce jour-là, les premiers coups de canon furent échangés; sept jours après, la campagne était finie.

Le 10, l'armée, qui pendant la nuit avait regagné Ulm, se porte sur les deux rives du Danube; on change l'ordre de bataille; les divisionnaires ne savent où trouver leurs brigades; ceux-ci cherchent leurs régimens, qui à leur tour ne demandent que du pain et allument les maisonnettes de campagne des habitans d'Ulm pour sécher leurs guenilles.

Le 11, l'ennemi attaque vers midi tout le front de notre position en avant d'Ulm: la canonnade s'engage et se prolonge jusqu'à la nuit. Ses efforts se dirigent au commencement vers notre droite appuyée au Danube, où il ne peut gagner un pouce de terrain. Au bout d'une heure, il est repoussé et notre aile se porte de quelques centaines de toises en avant. Vers 4 heures, il attaque le village de Zunzigen sur le front de notre centre, nous le reprenons, le reperdons, et le reprenons encore; à la fin du jour, nous en restons maîtres. Pendant que ceci se passe, notre cavalerie de l'extrémité de la gauche fait une attaque très-bien exécutée sur le flanc et les derrières de l'ennemi, renverse et abîme 2 régimens de cavalerie, prend 11 canons, 17 caissons et un nombre de prisonniers, ainsi que les bagages du général Dupont.

Le résultat de cette journée est consolant: attaqués, nous avons maintenu notre position, et l'ennemi, repoussé de tous côtés, ré-

trogråde à quelques lieues; sa perte surpasse 3,000 hommes; la nôtre est à peu de chose près aussi forte, car quelques bataillons (*Ludwig, Zenner et Kamick*) se conduisirent misérablement et furent en partie faits prisonniers par une poignée de tirailleurs.

Le 12 se passe à dérouiller les fusils et à dévorer les bourgeois d'Ulm, notre unique ressource; car à l'exception des réquisitions partielles et journalières, on ne pensait pas le moins du monde à établir des magasins. Le temps affreux qui ne cesse de nous persécuter depuis huit jours, nous replace à l'époque désastreuse de la campagne en Champagne.

Le 13, l'armée se met en mouvement sur trois colonnes : celle de gauche, sous les ordres de Verneck, traîne avec elle toute l'artillerie de réserve arrivée à Ulm l'avant-veille, ainsi que les bagages, les pontons, et se dirige sur Heydenheim; celle du centre, commandée par Risch, marche le long du Danube, vers Elchingen et Langenau; celle de droite, ayant à sa tête le prince de Schwartzemberg, a l'ordre de se porter sur la route de Mémingen pour découvrir et observer les mouvemens de l'ennemi sur cette rive du Danube. Le corps de Sellachveh reçoit en même temps une instruction par laquelle il doit remonter l'Iller sur sa rive gauche et en détruire les ponts. On voit que de notre pivot nous nous prolongeons vers des directions diverses. L'ordre général de l'armée annonçait que c'était pour poursuivre l'ennemi battu : quel en fut le résultat?

D'Ulm à Elchingen on compte deux lieues. La colonne du centre y arrive après quatorze mortelles heures, pendant une pluie aversé et à travers des chemins à peine praticables. L'avant-garde de cette colonne trouve Elchingen occupé par quelques troupes légères qu'elle en déloge, et s'y établit. On mine en partie le pont du Danube en cet endroit, et on y place quelques bataillons avec 6 pièces de canon pour sa défense.

Le 14, pendant que l'avant-garde de Risch file vers Langenau, l'ennemi attaque vers les onze heures du matin la troupe qui gardait le pont, le rétablit, passe en colonne, emporte Elchingen et débouche de tous côtés. Pendant que ceci se passe, le général Miezery, destiné à maintenir la communication entre la

colonne de gauche et celle du centre, envoie le rapport que toute l'armée ennemie s'avance contre nous.

L'avant-garde a à peine le temps de se replier et se trouve de tous côtés aux prises avec l'ennemi. Nos troupes, repoussées de la rive, gagnent les hauteurs; la cavalerie française attaque; on se retire en carrés: la nôtre reçoit l'ordre d'attaquer à son tour: pas un cheval n'est en état de se remuer. Peu à peu on gagne la route d'Albeck; l'ennemi nous poursuit pied à pied, et la colonne de Risch continue sa marche rétrograde sur Ulm, pendant que celle de Verneck poursuit la sienne sur Heydenheim: nous n'en avons plus ouï parler que pour apprendre sa capitulation dans les environs de Noerdlingen à Trochtetfingen.

Pendant que ceci se passe, et que les troupes exténuées de faim, de fatigue, de misère, viennent reprendre le soir la position devant Ulm, le général Marmont replie celles qui se trouvent sur la rive droite du Danube, s'établit sur les hauteurs de Ofuhl et nous comprime dans notre tête de pont. L'archiduc Ferdinand, condamné jusqu'à cette heure, à jouer un rôle passif, pénétré de notre situation à peu près désespérée et en prévoyant l'inévitable dénouement, se rend à six heures de l'après-midi à l'auberge de la Roue, quartier de Mack, lui représente l'état déplorable auquel ses faux calculs et les fausses démarches qu'ils avaient entraînées après eux avaient réduit notre armée, et le presse de mettre à profit le seul instant encore favorable et le seul moyen de salut encore praticable, celui de se retirer pendant la nuit et se frayer un passage sur la gauche de l'Ille. Mack annonce qu'il a plusieurs pouvoirs, dit que sa tête répond de tout, et assure sur son honneur, que l'attaque de l'ennemi n'est qu'une feinte pour cacher sa détresse et masquer une retraite générale. Les assurances de Mack provenaient-elles de sa persuasion intime? se fondaient-elles sur le rapport de ses espions? ou bien n'étaient-elles que la ressource désespérée d'un amour propre opiniâtre qui se refuse à l'évidence?

L'archiduc qui ne pouvait ni ne voulait se laisser enfermer dans Ulm, et qui perdait son temps à vouloir le plier à ses raisons, le quitte et monte à cheval. Le général d'artillerie comte Collowrath,

le prince de Schwartzemberg, les généraux Stipsiez et Ginlay, les adjudans-généraux et quelques officiers d'état-major le suivent. On arrive au Michelsberg. L'archiduc y trouve 7 escadrons de cuirassiers de Mack, les fait partir en avant pour éclairer la route qu'il avait dessein de tenir, et s'arrête jusqu'à dix heures du soir à un feu de bivouac. Au moment où il veut partir, un ordre de Mack rappelle dans Ulm, au nom de l'empereur, les généraux Stipsiez et Ginlay et les officiers d'état-major qui se trouvent avec son A. R. ; elle part, nos vœux l'accompagnent, et nous retournons à Ulm.

Nous voilà devant et dans cette ville avec plus de vingt-deux mille hommes combattans, quelques canons de régiment, du pain pour 24 heures et 3 cartouches par homme.

Le 15 au matin, Mack, toujours dans la persuasion que l'ennemi se trouve dans le plus mortel embarras et effectue sa retraite, fait grimper quelques officiers de l'état-major sur la tour de la cathédrale pour épier ses mouvemens; laisse imprimer des proclamations où il annonce nos succès et sa fuite, et fait écrire des dépêches à Verneck et à Kienmayer pour leur donner l'ordre de le poursuivre sans relâche, le harceler, et surtout lui enlever son artillerie et ses bagages. On pense bien que les dépêches restèrent sur son bureau, car il nous eût fallu les pigeons d'Alep pour les faire arriver à leur destination.

A 10 heures les télégraphes du clocher annoncent que leurs lunettes ne découvrent que de très-petites parties de l'ennemi sur la rive droite, et que l'ennemi a replié ses postes sur la rive gauche jusqu'à Harlach; en conséquence on reçoit l'ordre de mettre la moitié de l'armée en quartier chez les bourgeois, qu'on invite par une très-belle proclamation à partager leur table et leurs lits avec leurs libérateurs. A 1 heure après midi, on bat l'alarme, l'ennemi forme ses colonnes et emporte d'assaut les hauteurs du Michelsberg; la troupe gagne en désordre les portes de la ville, celle postée sur le Trauenberg a à peine le temps de gagner celle de Gunz. On annonce la catastrophe à Mack, il soutient que c'est impossible, que cela ne signifie rien, et donne cependant l'ordre de fermer et barricader toutes les portes. A 2 heures, toute la

trasse qui n'était pas nécessaire pour garnir les ouvrages avancés et les remparts, se trouve entassée dans les rues ou réfugiée dans les maisons. On se canonne de part et d'autre, et Mack, un bonnet de nuit sous le chapeau, une redingotte bleue sur le corps, se fait soutenir sous le bras par son valet, et se traîne à pied le long des remparts, assurant à tous ceux qui veulent l'entendre que le tout n'était qu'une feinte et que l'ennemi était en pleine retraite. Une circonvallation aussi étendue que celle devant Ulm, une armée entière renfermée dans les murs, les cheminées et les toits des maisons qui s'écroulaient sur nos têtes, étaient des preuves trop convaincantes du contraire. Vers 5 heures, l'ennemi, pour nous le persuader d'une manière plus sensible, forme deux colonnes d'attaque et donne l'assaut aux deux portes dites Gunz et Frawenther. La tête des assaillans avait déjà pénétré sous les voûtes, où la mitraille et les efforts du capitaine comte de Leyningen parvinrent à les arrêter, et tout ce qui ne fut pas tué fut fait prisonnier. Ceci eut lieu à la porte de Frawenther; à celle de Gunz ils ne furent pas plus heureux, et y laissèrent nombre de morts et de blessés. A la nuit tombante, il arrive deux parlementaires ennemis; on les conduit au quartier de Mack, où tous les généraux se trouvent rassemblés. On nous somme de nous rendre; Mack fulmine et déclare traîtres tous ceux qui parleront de capitulation. Les généraux déclarent unanimement que la place n'est pas tenable, qu'on est sans munitions et sans vivres, et que le seul service à rendre à l'état, dans la situation actuelle, était d'obtenir des conditions honorables qui sauvassent l'armée; en conséquence, ils signent tous la déclaration suivante : « Les soussignés jurent à » l'unanimité de se laisser ensevelir sous les murs de la ville, si » on n'accorde à l'armée la sortie d'Ulm avec armes et bagages, et » la liberté de se rendre sur le Lech, où elle rejoindra le corps » de Kienmayer et continuera à servir ». Mack refuse sa signature, et fait insérer sa protestation. Le prince Maurice de Lichtenstein se rend avec l'écrit au quartier-général de Ney, et la nuit se passe tranquillement.

Le 16, au grand matin, on voit circuler un imprimé signé Mack, par lequel il défend de parler de se rendre, et annonce

qu'une armée formidable d'Autrichiens et de Russes est en pleine marche pour nous délivrer ; au reste il promet d'être le premier à manger de la chair de cheval. A 10 heures le prince de Liechtenstein revient avec la déclaration de Ney, qui s'engage, uniquement par considération pour le prince, à faire consentir l'empereur Napoléon à nous accorder la capitulation suivante : « On accorde une trêve jusqu'à midi, à l'expiration de laquelle Ulm doit être rendu et la garnison prisonnière de guerre et transportée en France. Les officiers et les généraux conserveront chevaux et bagages : en cas de refus on donnera l'assaut ». Nous refusons, et à midi et demi la canonnade s'engage et dure assez vivement pendant deux heures. Un nouveau parlementaire arrive, on pour parle quelque temps, et on s'échauffe de nouveau jusqu'à 6 heures du soir, que vient un aide de camp de l'empereur ; il passe toute la nuit chez Mack, et la troupe sur les remparts travaille sans relâche à élever quelques parapets de briques là où il n'existait pas la moindre défense.

Le 17 au matin, nous apprenons le résultat de la négociation. L'empereur Napoléon se décide, par humanité, à ménager la ville, et pour nous prouver que nous n'avons aucun secours à espérer, il nous accorde cinq jours, au bout desquels nous devons nous engager, si nous ne sommes pas délivrés, à nous rendre prisonniers de guerre ; c'est-à-dire que les généraux et officiers conserveront chevaux et bagages, donneront leur parole d'honneur de ne plus servir jusqu'à leur échange, et se rendront dans les états héréditaires. Les soldats, par contre, après que la garnison sera sortie avec les honneurs militaires, tambour battant, mèche allumée, mettront bas les armes et seront conduits prisonniers en France. De notre côté on demande huit jours de délai, à l'expiration desquels, s'il n'arrive aucun secours, on souscrit aux conditions ci-dessus. A 2 heures vient le maréchal Berthier, et la capitulation est déterminée, réglée et fixée. Il est à remarquer que depuis l'époque de la déclaration faite par les généraux en corps, ils n'assistaient plus aux délibérations suivantes, que Mack négocia et termina l'affaire à lui tout seul, agissant toujours au nom et par les ordres de notre souverain.

Le 18, en conséquence des articles additionnels, on devait livrer une des portes à l'ennemi, et, chose inouïe jusqu'alors, recevoir une de ses brigades en quartier dans la ville. A 9 heures on remet la porte neuve aux Français, et nous avons le chagrin de voir défiler, au son de la musique, une de leurs brigades, ayant le maréchal Ney à sa tête, et se rendre sur la place d'armes, elle où ne tarde pas à recevoir des billets de logement. Peu à peu il se glisse tant de Français dans la ville, qu'avant la fin du jour elle en contient plus de 5000. Il faut s'être trouvé à Ulm pour pouvoir se faire une idée de notre humiliante situation. On ne finirait pas, si on voulait retracer tout ce que nous avons eu à endurer d'avanies et de mauvais traitemens : nos soldats, pêle-mêle avec les Français, n'ignorent pas le sort qui les attend, ne regardent qu'avec dédain leurs officiers, et ne connaissent d'autre instinct que celui de leur misère. Les généraux français avec leurs suites nombreuses galopent sans relâche dans les rues et nous éclaboussent de la tête aux pieds. On nous dispute nos quartiers, et pendant la nuit on pénétre de force dans nos écuries, on vole nos chevaux et on rit de nos réclamations.

Le 19, les lunettes de la tour sont en vain braquées vers Memmingen pour découvrir les armées de secours. On nous apprend que le général Spanzen a rendu la ville et qu'il y a été fait prisonnier avec 6000 hommes : plus tard, nous recevons la nouvelle que Bernadotte est sur l'Im, et qu'à Munich nous avons perdu 9 bataillons et 30 canons ; à midi Mack sort avec une suite nombreuse et se rend à Elchingen, quartier de l'empereur Napoléon, qui avait demandé à lui parler. Le soir il revient, fait rassembler les généraux et leur déclare qu'à cette heure il est pleinement convaincu que nous n'avons aucun secours à espérer, que l'armée ennemie était forte de plus de 120 mille hommes, et qu'il était inutile d'attendre dans une ville affamée l'expiration des huit jours accordés; en un mot, qu'au lieu de rendre la ville le 25, comme on l'avait stipulé, la volonté de l'empereur est que nous en sortions demain 20 octobre. On est très-étonné de cette infraction à la capitulation, on proteste, on dispute, on cède.

Le 20, à 11 heures du matin, l'armée de Marmont, à la tête de la-

quelle se trouve une brigade hollandaise, traverse la ville pour se joindre à celle de la rive gauche et compléter l'immense carré qui, s'appuyant d'une part aux murs d'Ulm, couronnait, à l'opposé, les hauteurs devant la ville. L'empereur, le trop heureux Napoléon, se place sur une élévation au pied du mont St.-Michel, et au milieu de ses gardes à cheval et à pied, tout étant ainsi disposé, on nous donne l'ordre de défiler aux pieds de S. M., en sortant par la Frauenther et déposant nos armes à notre arrivée près de la porte neuve. Vingt-trois mille Autrichiens sortent, tambour battant, la rage dans le cœur, le désespoir dans l'âme, et traversent le carré français dans toute sa longueur, pendant que la musique ennemie nous régale de l'air du *vogel fänger*. Journées de Pultawa, de Pinna, vous n'êtes rien en comparaison de cette hideuse sortie d'Ulm ! La honte qui nous écrase, la boue qui nous couvre sont ineffaçables.

Durant cette humiliante procession, et pendant que les soldats mettaient bas les armes à mesure que les bataillons arrivaient à la place indiquée à cet effet, l'empereur français, dans le costume le plus simple, au milieu de tous ses généraux brodés (il portait un habit de simple soldat, un chapeau sans distinction et dont les formes ratatinées annonçaient qu'il lui servait de bonnet de nuit au bivouac, ce qui semblait confirmé par sa capote grise brûlée en plusieurs endroits), s'entretenait très-affablement avec Mack et plusieurs de nos généraux qu'il avait fait monter auprès de lui, après qu'ils eurent défilés. Il est nuit, chacun retourne à son quartier, et se prépare à sortir le lendemain d'un lieu qu'on a tant de raisons d'abhorrer.

Le 21, la matinée se passe à obtenir des passe-ports, à signer l'acte qui nous constitue prisonniers sur parole et nous paralyse jusqu'à notre échange. A 2 heures après midi, on annonce que la première colonne des officiers destinés à prendre la route de Kempten peut sortir par la porte du Danube ; la foule se presse vers l'issue, généraux, officiers, domestiques, bagages, tout veut sortir à la fois, et le passage est tellement obstrué qu'on ne peut avancer ni reculer. Mack, qui le matin était parti en poste pour se rendre, par Augsbourg, à Vienne, fit très-bien de prendre les

devans ; il eût trop souffert de voir tous ceux qui l'accusaient de leur malheur. Enfin on nous laisse sortir un par un ; les officiers et les commissaires français postés à la porte par l'espoir du pillage , réalisent leurs vœux et ont l'infamie d'arracher de force un grand nombre de chevaux aux malheureux officiers , sous le prétexte qu'ils étaient marqués. On leur représente, mais en vain, que la plus grande partie de nos chevaux portent la marque du haras où ils sont nés ; on n'obtient aucune justice, on est injurié, bafoué, maltraité ; il fallut vider le calice jusqu'à la lie. Ce manège révoltant dure trois jours entiers, au bout desquels les derniers parviennent enfin à fuir ce lieu de désolation.

Telle fut la fin des opérations militaires entreprises avec tant d'espoir de succès ; tel fut le résultat accablant des monstreuses sottises qui signalèrent cette campagne de sept jours. Il surpasse sans contredit tout ce que la monarchie autrichienne a jamais éprouvé de plus foudroyant et de plus humiliant : 16 généraux , 15 officiers d'état-major, 23,000 hommes avec leurs officiers supérieurs et autres , une grande partie du corps du génie, toute l'artillerie avec ses attelages tombent dans Ulm entre les mains de l'ennemi ; 7000 capitulent en plein champ avec Verneck , 6000 dans Mémingen , 5000 dans Munich essuient le même sort. Les états héréditaires sont, pour les premiers momens, en proie aux incursions et aux ravages d'un ennemi accoutumé à ne rien ménager ; notre capitale est menacée : et cet enchaînement épouvantable de catastrophes et de dangers est l'ouvrage d'un seul homme , ou insensé ou coupable. Quant à nous , qui avons été condamnés à être les témoins et les agens de cette dégoûtante tragédie, nous traînons de province en province le sentiment de notre douleur et de notre honte ; partout on nous accueille avec le sourire du mépris. L'habitant grossier mais loyal des montagnes du Tyrol ne sait point saisir la différence qui existe entre celui qui dirige et commande et celui qui est passif et obéit. Il ne voit en nous que des traîtres ou des lâches, et il nous assommerait de grand cœur si nous n'étions pas les plus forts.

Klagenfurth , 8 octobre 1805.